

Pourquoi l'image du Christ dans *Les Douze* d'Alexandre Blok?

Les Douze d'Alexandre Blok, le meilleur poème sur la Révolution russe, est un exemple caractéristique du mystère de l'œuvre poétique. Le poème a fait l'objet de nombreuses interprétations et, cependant, toutes les questions le concernant restent ouvertes. Cette ouverture à d'autres interprétations, cette invitation à de nouvelles expériences, constituent la meilleure preuve de la richesse inépuisable et de l'originalité de l'œuvre.

Qu'est-ce qui, dans *Les Douze*, reste énigmatique et rebelle à toute explication définitive, provoquant et exigeant sans cesse de nouvelles interprétations qui font que l'œuvre reste vivante? C'est, avant tout, le *finale* du poème: l'apparition subite de Jésus-Christ.

De nombreuses opinions ont été exprimées, au sujet de cette figure du Christ, et même quelques sottises de mauvais goût. Les doctrinaires ressentait le Christ comme un intrus dont l'apparition inattendue, intempestive, détonnait dans un poème, par ailleurs sans fausse note, sur la révolution. On sait que, lorsque *Les Douze* étaient récités à l'occasion des grands rassemblements publics en Russie soviétique, le mot 'Hristos' était remplacé par 'matros,' ce qui permettait de conserver la rime, tout en éliminant la forte dissonance idéologique et en soulignant, du même coup, le rôle historique des marins de Petersbourg.

Le poète avait, à l'égard du Christ, une attitude paradoxale. Alors qu'à une époque, Blok déclarait: 'Je n'accepterai jamais le Christ,' celui-ci était souvent présent dans ses vers: c'était tantôt le 'Christ Triomphant' (1902), tantôt le Christ populaire russe; tantôt le Christ des pauvres, des persécutés, des condamnés, qui espèrent encore; tantôt le Christ de ceux qui s'immolent par le feu; et, enfin, le Christ marchant à la tête des Rouges, *Les Douze*.¹ On sait que le thème de Jésus est un thème fréquent dans la littérature russe, surtout dans les œuvres des écrivains comme Dostoïevski, Grigoriev, V. Soloviev, qui ont exercé une influence décisive sur Alexandre Blok. Le Christ est, peut-être, davantage présent dans la littérature russe des 19^{ème} et 20^{ème} siècles, qu'il ne l'est dans aucune autre littérature européenne de cette

1 Cf. Vladimir Orlov, *Poema Aleksandra Bloka 'Dvenadcat'* (Moskva: Gosudarstvennoe izdatel'stvo xudožestvennoj literatury 1962) 98-103 (cité dans le texte comme Orlov, avec page)

époque. La figure du Christ occupe une place importante jusque dans la poésie de l'époque révolutionnaire. A. Biély, dans le poème 'Le Christ est ressuscité,' Iessénine dans 'Tovarich,' V. Maïakovski dans 'Le nuage en pantalon,' initialement appelé 'Le treizième apôtre' – pour ne citer que les poètes les plus connus et une seule œuvre de chacun d'eux – ont tous utilisé des motifs bibliques et le personnage de Jésus-Christ, reliant la révolution russe au riche héritage humaniste de la civilisation chrétienne que la révolution a, malheureusement, souvent rejeté d'emblée, presque sans examen, et sans savoir qu'elle perdait ainsi quelque chose d'important.

Les poètes romantiques, révolutionnaires, anarchistes en Occident se sont servis assez souvent de l'image du Christ. Frank Paul Bowman a publié une étude qui nous offre beaucoup de faits intéressants: *Le Christ romantique* (Genève: Librairie Droz SA 1973, 272 pp). Voilà le résumé de cette étude:

Sept sondages sur ce qui est peut-être le plus important et le plus complexe des mythes du romantisme français – celui qui se créa autour du Christ: '1789: le sans-culotte de Nazareth' – à travers l'étude de brochures, de sermons, de liturgies révolutionnaires se dégage la figure d'un Jésus ennemi des riches, des prêtres; ce mythe est utilisé, quoique de manière assez limitée, pour justifier certaines revendications révolutionnaires, pour la plupart anticléricales ou démocrates. '1848: le Christ aux barricades' – le mythe s'est répandu et il a bien changé; la figure du Christ sert maintenant de caution au désir d'établir le Royaume-Utopie ici-bas, et va jusqu'à donner une justification à la violence révolutionnaire. Les cinq autres études suggèrent des explications à cette évolution tout en examinant d'autres aspects de la pensée romantique. Le ch. III, '*La confirmatio christianorum per Socratica*,' montre comment le débat sur le Christ utilise des formules reprises avec variantes dans tous les camps; surtout, on donne à ce vieux outil de l'apologétique une extension politique et tragique grâce aux procédés de la pensée figurative. Le ch. IV, 'Le Christ a mis fin à l'esclavage,' retrace cette politisation d'un autre topos romantique de manière à montrer les contradictions inhérentes au renouvellement de l'apologétique et comment ces contradictions suscitent une recherche érudite. Le ch. V, 'Napoléon et le Christ,' examine un cas de 'transfert messianique' pour préciser comment la religion pouvait inciter à la révolution. Le ch. VI, 'Les Harmonies de la religion chrétienne,' décrit une démarche essentielle de l'apologétique romantique qui est caractéristique de la manière de penser par analogies de l'époque. Le ch. VII, 'Théologie et esthétique: le divin, le sublime et le laid,' montre comment, à force de considérer la littérature comme religieuse et prophétique et la religion comme un phénomène historique, on aboutit à un renouveau de la théorie esthétique qui donne droit de cité au laid dans l'art et qui de nouveau, à travers le Christ, attribue un sens à la souffrance.

Quand, en janvier 1918, *Les Douze* furent conçus, leur auteur ne pouvait pas ignorer ce thème du Christ. Au début, ses contemporains ne furent pas

en mesure de le comprendre. Non seulement les bolchéviks et les hommes politiques, mais même les écrivains, dont on aurait, cependant, pu espérer une plus grande compréhension! A. Remizov, par exemple, déclara que le Christ de Blok était une invention purement livresque. Il aurait mieux valu, selon Remizov, mettre à la place du Christ le saint populaire russe, Nicolas le Thaumaturge, protecteur des malheureux. La suggestion de Remizov était aussi peu pertinente que la proposition inverse: Lénine à la tête des Douze!

En juin 1919, Goumilev fit une conférence sur la poésie de Blok: il y affirma que l'apparition soudaine du Christ était collée artificiellement au reste (Orlov 86). Blok assistait à la conférence. Il déclara, dit-on, que lui non plus n'aimait pas la fin du poème, qu'il avait lui-même souhaité trouver une fin différente, mais plus il avait fixé son regard, plus nettement il avait vu le Christ. Et, hélas, le Christ seul! Peut-être que cette réponse du poète, faite dans un endroit public, en ces temps tourmentés, doit être prise pour de la pure ironie. Car le fait est – et, là-dessus, tout le monde est d'accord – que les manuscrits ne révèlent aucune autre solution de la strophe finale. Le poète n'a pas hésité: le Christ est là, dans toutes les variantes.

Les *Carnets* et le *Journal* ne font que confirmer que Blok n'avait pas le choix. Le 18 février 1918, il note: 'Que le Christ marche devant eux, cela ne fait aucun doute. Il ne s'agit pas de savoir "s'ils sont dignes de Lui," mais ce qui est terrible, c'est que Lui soit avec eux de nouveau, non un autre pour l'instant; or, en faut-il un Autre?'²

D'autre – il n'y en a pas! Comme s'il suggérerait qu'une autre morale, plus élevée, un nouveau système de valeurs et de normes éthiques, n'existaient pas encore.

Le 10 mars 1918, le poète notait: 'Les marxistes, les plus intelligents des critiques, et les bolchéviks ont raison de craindre *Les Douze*; mais ... la tragédie de l'artiste reste une tragédie. En outre: si en Russie existait un clergé véritable, et pas seulement une classe de gens bornés d'état ecclésiastique, il aurait depuis longtemps "tenu compte" du fait que "le Christ est aux côtés des gardes rouges." On ne peut guère contester cette vérité évidente pour ceux qui ont lu l'Évangile et y ont réfléchi ... Si l'on scrute le tourbillon de neige sur cette route, on voit Jésus-Christ. Mais, parfois, je hais moi-même profondément ce spectre efféminé' (Blok 500).

Voilà qui est parfaitement clair pour tous ceux qui ont lu le Nouveau Testament attentivement et voient le Christ indépendamment des dogmes de l'Église. À l'époque, cependant, peu nombreux étaient ceux capables de pénétrer les véritables raisons du poète. Korolenko a seulement compris que la présence du Christ 'témoignait des sympathies bolchéviques de l'auteur' (Orlov 85). Mais la plupart des critiques soviétiques, et pas seulement

2 Aleksandr Blok, *Sočinenja v dvux tomach* (Moskva: Gosudarstvennoe izdatel'stvo xudožestvennoj literatury 1955) II, 496 (cité dans le texte comme Blok, avec page)

soviétiques, voyaient dans la présence du Christ une preuve de l'inconséquence idéologique et artistique d'Alexandre Blok. Ceux qui, dans le poème, cherchaient l'apothéose de la révolution, comprise à la manière bolchévique, estimaient que Blok s'était rendu coupable d'hérésie en liant le Christ, ce symbole du vieux monde, cet 'instrument séculaire des curés, de l'hypocrisie et de l'imposture' (Orlov 104), à la révolution qui ne peut ni ne veut avoir quoi que ce soit de commun avec lui.

Blok, cependant, sentait qu'en de tels moments, le Christ était avec les Rouges. Le Christ est aux côtés de la révolution aussi longtemps que celle-ci reste porteuse de 'l'esprit de la musique.' La notion de 'l'esprit de la musique,' Blok l'avait prise chez les penseurs et artistes allemands, chez Nietzsche en particulier, dont il avait lu *La Naissance de la Tragédie* avec enthousiasme en 1906. Dès que la musique se tait, dès que l'idéal dégenère, le Christ, comme le poète, s'éloigne pour chercher peut-être un nouveau cataclysme, qui apportât au monde fraîcheur et jeunesse. La philosophie de l'histoire que Blok avait exposée dans une série d'essais et en particulier dans le triptyque: *Les Intellectuels et la révolution*, *Catilina*, *La Mort de l'humanisme* – n'était acceptable que par quelques-uns. Le poète s'exprimait en paradoxes: beaucoup y virent des chimères de poète sinon des absurdités. En réalité, Blok, libre de préjugés politiques, entrevoyait, dans les événements historiques, l'essentiel. Cependant, alors que Blok s'élevait au-dessus de son époque pour mieux l'embrasser du regard et qu'il s'intéressait à la philosophie de l'histoire, la plupart de ses critiques pensaient de façon étroitement politique. Le voile du dogme du parti brouillait la vue aussi bien aux ardents partisans de la révolution qu'à ses adversaires les plus furieux. Zinaïda Hipius, naguère proche de Blok, comme l'était aussi Merejkovski, adressa à l'*Ancien Chevalier de la Belle Dame* des vers méchants, dans lesquels elle s'attaquait, entre autres, au Christ de Blok:

Les Douze n'avaient pas le Christ à leur tête
Ces rustres eux-mêmes me l'ont dit...³

Plusieurs années après la révolution, alors qu'on aurait pu s'attendre à des jugements plus nuancés, Ivan Bunine attaquait encore, grossièrement, le poète des *Douze*, taxant sa conception du Christ (conception exprimée dans l'ébauche, antérieure au poème, du drame intitulé *Jésus*) de 'blasphème d'aliéné' (Orlov 94 et 144).

Non seulement parmi ses adversaires mais aussi parmi ses anciens amis, nombreux étaient ceux qui considéraient Alexandre Blok comme un 'poète irresponsable.' V. Ivanov, par exemple, implorait: 'Oh, Dieu, rendez

3 Cf. Natan Vengrov, *Put' Aleksandra Bloka* (Moskva: Akademii Nauk 1963) 377 (cité dans le texte comme Vengrov, avec page).

l'amour et la paix à son âme tourmentée! N. Goumïlev ajoutait qu'en écrivant *Les Douze*, Blok avait 'crucifié le Christ une seconde fois et avait, de nouveau, fusillé le tzar' (Orlov 143). M. Volochine mettait en garde contre ce qui, selon lui, était un malentendu: Le Christ, expliquait-il, n'était pas à la tête des Rouges, mais poursuivi par les Douze qui tiraient sur lui, car ces impies étaient 'jetés dans le sombre labyrinthe de la passion et de l'erreur, dans lequel ils avaient perdu le Christ.' La façon dont Blok parle de cela montre, d'après Volochine, qu'il compatit pleinement avec le Christ. Nullement troublé par l'étendard rouge que porte le Christ, Volochine n'a pas hésité à y voir 'la nouvelle croix du Christ, le symbole des crucifixions que lui faisait subir l'époque actuelle' (Orlov 162).

Les mystiques, quant à eux, voyaient dans *Les Douze* un poème non pas sur la Révolution d'Octobre mais sur la révolution spirituelle, le Renouveau mystique du monde dans l'esprit du christianisme de Soloviev, dont Blok avait cru voir le commencement dans les événements de 1917 (Vengrov 381).

Les amis intimes du poète étaient également inquiets. A. Biély lui écrivait pour le mettre en garde: 'À mon avis tu fais raisonner, trop imprudemment, d'autres accords. Dis-toi bien qu'à toi, on ne te "pardonnera" "jamais." ... Je reste interdit devant ta hardiesse et ton courage. Mais rappelle-toi: nous avons tous besoin de toi pour notre avenir encore plus difficile ... Sois sage: unis l'audace et la prudence!' (Orlov 141).

Aïchenvald, dans ses articles sur *Les Douze*, écrit que la fin du poème a des accents 'graves et religieux.' Le poète, dans le poème, fait des pieds-de-nez à la politique qui n'a pas vraiment de rapports avec le sujet. Il ne faut pas trop la prendre en considération. Elle n'est qu'un tribut payé à la mode (Orlov 161).

Si les intellectuels contre-révolutionnaires, avec Zinaïda Hipius et Merejkovski en tête, ont accueilli le poème à coups de sifflet, les révolutionnaires, de leur côté, n'ont pas applaudi sans de sérieuses réticences. Lénine savait par cœur de nombreux vers des *Douze* mais il avouait ne pas comprendre pourquoi le Christ apparaissait à la fin, 'couronné de roses blanches'⁴ de surcroît. Le jugement de Trotski est perspicace et presque acceptable: 'Certes, Blok n'est pas des nôtres. Mais il est venu vers nous. Et ce faisant, il s'est brisé. Le résultat de sa tentative est l'œuvre la plus significative de notre époque. Son poème *Les Douze* vivra à jamais.'⁵ K. Tchoukovski rapporte une conversation entre Blok et Maxim Gorki: 'C'est la plus cruelle satire de tout ce qui s'est passé ces jours-là – lui dit Gorki, indigné par les méthodes bolchéviques. – Une satire? – demanda Blok, et il resta pensif ... Une satire, vraiment? Oh! non, je ne crois pas. Je ne sais pas.'⁶

Ce 'je ne sais pas' du poète est admirable. Maïakovski a résumé ainsi les

4 V. Šulgin, 'Vospominaniia,' *Molodaja gvardija* 3 (1957) 124

5 Leon Trotski, *Littérature et révolution* (Paris: Juillard 1964) 110

6 K. Čukovskij, 'Poslednie gody Bloka,' *Zapiski mečtatelej* 6 (1922) 160

sentiments que *Les Douze* ont suscités parmi les intellectuels et les révolutionnaires russes: 'Les uns ont lu dans ce poème une satire de la révolution, les autres – une glorification de la révolution' (Vengrov 376).

Des rumeurs ont couru, selon lesquelles l'auteur lui-même aurait été saisi de peur devant son œuvre (Orlov 163) et l'aurait reniée à la veille de sa mort. Dans une atmosphère, typiquement russe, de mysticisme, on avait discuté pour savoir si on devait pardonner à Blok le péché dont il avait souillé son âme en écrivant *Les Douze* et évoqué l'exemple de Pouchkine et de Dostoïevski, qui, eux aussi, avaient péché, flatté les puissants, mais avaient été finalement pardonnés, parce qu'ils s'étaient repentis et avaient expié.

Après tout cela, on saisit mieux le sens et la portée des affirmations de Blok que l'art est un enfer et que la tragédie de l'artiste reste une tragédie.

Il est évident qu'il est extrêmement dangereux de juger d'une œuvre poétique à l'improviste, sous l'effet des événements historiques et des passions de toutes sortes. Ou encore sous la pression d'une doctrine ou de la nécessité politique comme c'était le cas pour les critiques soviétiques qui considéreraient qu'il était de leur devoir de sauver à la fois le poète et la conception bolchevique de la révolution, ce qui les entraîna à des excès dans les deux sens.

Ainsi B. Soloviev écrit-il que le Christ est aux côtés des Douze parce que tout ce qu'ils font pour l'avenir de l'humanité est juste et sacré. Le Christ bénit leur action et sanctifie la révolution. Défenseur des opprimés et des malheureux, le Christ n'apporte pas la paix mais le glaive, approuvant tous les moyens dans la lutte contre l'oppresseur.⁷ On voit d'emblée qu'il s'agit d'une interprétation abusive et qu'en réalité le critique se soucie moins d'expliquer Blok que de montrer à tout prix que tous les moyens sont justifiés: Soloviev ne tient pas compte du Christ des Évangiles: celui-ci, en effet, n'autorisait pas les apôtres à la violence et au meurtre, il n'est pas leur émule docile mais bien le guide souverain et le maître dont ils suivaient l'enseignement. Quand, pour défendre son Maître, Pierre saisit le couteau, le Christ l'en dissuade dans les termes que chacun sait.

V. Orlov, qui a peut-être poussé le plus loin l'examen du poème, signale les différences entre le Christ de Blok et le Christ de Grigoriev, protestant, démocrate, guide des persécutés, ou le Christ de Dostoïevski. L'auteur des *Karamazov* cherchait l'ordre idéal dans la 'grande harmonie universelle,' dans la 'loi évangélique du Christ,' débarrassée de toutes les déformations ecclésiastiques qu'elle a subies au cours de l'histoire. Dostoïevski, comme la majorité de ceux qui s'enthousiasmaient pour les idées du socialisme chrétien, représentait le Christ comme le défenseur des faibles, des opprimés et

7 Boris Solov'ev, *Poet i ego podvig: Tvorčeskij put' Aleksandra Bloka* (Moskva: Sovetskij pisatel' 1965) 560

des malheureux. Blok, manifestement, avait sur qui prendre exemple et appui. Cependant, dit Orlov, le Christ de Blok déconcerte malgré tout. Ce n'est pas le pourfendeur des riches et des pharisiens, le juge sévère et tout-puissant dont le fouet chasse les marchands du temple, mais, pour prendre les termes de Prichvine, un Christ 'léger, gracieux,' avec une couronne de roses blanches, qui lui confère un charme inhabituel et énigmatique (Orlov 162-3). Il est étonnant que même Orlov, qui, pourtant, connaissait l'enthousiasme de Blok pour Ernest Renan, ne remarque pas que ce Jésus-Christ 'léger et gracieux' est justement celui de Renan dans *Vie de Jésus*, œuvre condamnée par l'Église catholique et qui figure encore à l'index de toutes les églises chrétiennes. En effet, Orlov et quelques autres critiques voient très bien que Renan a influencé Blok et sa conception de la révolution, mais les barrières idéologiques ne permettent pas à ces critiques d'approfondir le sens de cette affinité spirituelle qui, à notre avis, a été décisive pour *Les Douze*.

De l'avis de Timofeev,⁸ la présence du Christ dans *Les Douze* signifie la reconnaissance de la révolution: le poète montre ainsi que les buts de la révolution sont sacrés pour lui.

On est allé jusqu'à l'ineptie dans cette traduction terme à terme du poème en langage politique. Ainsi E. Bagritski affirme explicitement que le 'Christ est un socialiste qui, brandissant l'étendard rouge, marche à la tête des Douze gardes rouges' (Timofeev 156).

De même, Dolgoplov estime que le Christ de Blok 'incarne le principe actif; il participe au bouleversement révolutionnaire, il conduit les humiliés et les offensés au royaume du socialisme qui sera, aussi, son royaume.'⁹

Des études publiées à l'Ouest se sont également efforcées d'expliquer l'attitude d'Alexandre Blok à l'égard du Christ. Parmi ces études, les deux livres de Sophie Lafitte (précédemment Bonneau)¹⁰ et l'ouvrage de F.D. Reeve,¹¹ se distinguent particulièrement. Sophie Lafitte rappelle les déclarations plus ou moins connues d'A. Blok contre le Christ et celles, plus nombreuses encore, contre l'Église. Elle montre, en même temps, que quelque chose avait toujours attiré le poète vers le Christ, qui est une obsession russe; et même vers l'Église, car les Russes ne peuvent pas se

8 A.I. Timofeev, *Aleksandr Blok* (Moskva: Izdatel'stvo Moskovskogo universiteta 1957) 150 (cité dans le texte comme Timofeev, avec page)

9 L.K. Dolgoplov, *Poemy Bloka i russkaja poema* (Moskva-Leningrad: Izdatel'stvo Akademii Nauk 1964), cf. Vengrov 370.

10 Sophie Bonneau, *L'Univers poétique d'Alexandre Blok* (Paris: Institut d'Études Slaves de l'Université de Paris 1946) (cité dans le texte comme Bonneau, avec page); Sophie Lafitte, *Alexandre Blok* (Paris: Seghers 1958)

11 F.D. Reeve, *Aleksandr Blok: Between Image and Idea* (New York and London: Columbia University Press 1962)

passer de l'Église, selon l'aveu même de Blok dans les *Confessions d'un païen*. Dans l'Église, même vide, le poète trouvait ce qu'il cherchait en vain dans le monde: le sublime. Dès que le temple est devenu une annexe de la rue et le lieu de réunion des affairistes et des vendeurs du Christ – le Christ, dans l'Église, est mort (Bonneau 187–94).

Qu'Alexandre Blok ait vécu intimement le Christ 'attribut de la Russie,' suivant par là la voie mystique, qui avait été, avant lui, celle de Gogol et de Dostoïevski, de A. Grigoriev et de V. Soloviev – cela est assez clair. Il est également évident que Blok avait résisté au Christ, plus que ses prédécesseurs et ses maîtres. Qu'est-ce qui a pu, alors, inciter Blok, sur le point de dresser le bilan de toute une civilisation et de tout un monde, à se tourner vers Jésus-Christ (et vers lui seul), sans hésitation aucune, comme le montrent les manuscrits des *Douze*? Est-ce l'influence, incontestable, de R. Wagner qui fut décisive, comme le pense Rolf-Dieter Kluge?¹²

La plupart des critiques ou bien ignorent complètement ou bien ne relèvent qu'incidemment le fait que, juste avant d'écrire *Les Douze*, Blok ait lu, avec attention et ravissement, la *Vie de Jésus* d'Ernest Renan, livre qui nie la nature *divine* du Christ mais exalte ses vertus humaines. Certains slavistes n'ont manifestement même pas compris ce que voulait dire l'inscription *Vie de Jésus* qui se trouve dans le journal du poète à la date du 7 janvier 1918. Les autres remarquent cette note et en comprennent le sens mais passent aisément sur cette information. En approfondissant le sens, ils auraient vu que c'est justement chez Renan que Blok avait trouvé les réponses à certaines questions qui l'obsédaient en ces jours de tourmente, tandis qu'il écoutait le vieux monde s'écrouler à grand fracas. Sophie Lafitte n'a pas compris, non plus, que le Christ sans attributs divins, le Christ humain de Blok lui avait été inspiré en réalité par le Christ de Renan. – Touché par l'émouvant texte de Renan, le poète demanda à sa mère de lui envoyer l'Évangile, qu'il reçut le 10 janvier 1918. Ainsi, une nouvelle vision du Christ se forma en lui, vision qui s'harmonisait parfaitement avec le sujet du poème qui naissait en lui.

Qui sait comment *Les Douze* auraient été conçus sans la présence de Renan et même si un tel poème aurait jamais vu le jour! Le Christ des canons de l'Église, Blok le reniait dès 1905, à l'époque où il se déclarait contre la religion officielle. Pendant l'hiver de 1917–18, devant faire ressortir la signification universelle de la révolution russe, il était à la recherche d'analogies historiques. L'image que donne Renan de la naissance et de la croissance du christianisme, cause d'un profond bouleversement, son image de la fin d'un vieux monde, symbolisé par l'Empire romain, ces images frappèrent le poète comme particulièrement adaptées à l'évocation de la grande secousse du

12 Rolf-Dieter Kluge, 'Interpretacija revolucije u poemi A. Bloka *Dvanaestorica*,' *Umjetnost riječi* No 1 (1971) 57–66

20ème siècle dont l'épicentre fut la Russie. Cette analogie historique, Blok l'avait soulignée dans son essai *Catilina* (1918), qui éclaire *Les Douze*. Le Christ est vu comme le messager des temps nouveaux et comme l'insurgé qui se dresse contre le vieux monde.¹³

Le neuf janvier 1918, plein de Renan, absorbé jusqu'à l'obsession dans ses réflexions au sujet du poème *Les Douze*, Blok terminait, dans l'enthousiasme, son article *Les Intellectuels et la révolution*. À l'enquête du journal *L'Écho de Pétersbourg* 'Comment sortir de l'impasse? La reconciliation des intellectuels et des bolcheviques, est-elle possible?' Blok avait répondu: 'Les intellectuels peuvent-ils collaborer avec les bolcheviks? Oui, ils peuvent et doivent le faire. ... Les intellectuels ont toujours été révolutionnaires. Les décrets des bolcheviks sont des symboles d'intelligence' (Blok 220, 221, 228).

Il ne tarda pas à comprendre qu'il avait trop espéré. Mais, à ses débuts, la révolution avait vraiment incarné, pour lui, 'l'esprit de la musique' et il avait tout entier été 'à l'écoute' de la révolution. Il cherchait une grande époque dans le passé pour la comparer avec l'histoire de son temps. Seul le christianisme avait apporté d'aussi profonds bouleversements et le Christ était le plus grand révolutionnaire de tous les temps. Jésus-Christ est vécu maintenant de façon entièrement nouvelle: à travers Renan. Sous l'influence directe de l'œuvre de Renan, le poète jette sur le papier, le 7 janvier, le plan d'un drame, *Jésus* (Blok 490-1), qu'il ne développera jamais, parce qu'une idée semblable aura servi à l'édification des *Douze*. L'ébauche de la pièce avait été faite en vitesse, sous le coup de l'exaltation; aussi certains caractères, à peine suggérés chez Renan, de Jésus et des apôtres, sont-ils ici trop marqués.

Ainsi Blok est très dur pour Simon (Pierre), le pêcheur, qu'il appelle 'ce niais de Simon' (qui devient 'l'imbécile Simon'). Renan ne parle que de la naïveté de Pierre: son 'caractère,' dit-il, 'droit, sincère, plein de premier mouvement, plaisait à Jésus, qui parfois se laissait aller à sourire de ses façons décidées. Pierre, peu mystique, communiquait au Maître ses doutes naïfs, ses répugnances, ses faiblesses toutes humaines...' ¹⁴ Blok, à la suite de Renan, se représente les apôtres comme des gens simples et ignorants. 'Leur ignorance,' écrit Renan, 'était extrême; ils avaient l'esprit faible, ils croyaient aux spectres et aux esprits. Pas un élément de culture hellénique n'avait pénétré dans ce premier cénacle; l'instruction juive y était aussi fort incomplète; mais le cœur et la bonne volonté y débordaient' (Renan 171). 'Aucun des disciples n'appartient à une classe sociale élevée' (p 166). C'étaient de 'pauvres gens, mis au ban de la société' (p 168). Cet aspect des

13 On peut deviner ici, également, l'influence de Wagner, d'après qui le Christ est le symbole du nouveau monde. Cf. R.-D. Kluge, op. cit. 63.

14 Ernest Renan, *La Vie de Jésus* (Paris: Calmann-Lévy, trente-quatrième édition, revue et augmentée, sd) 162-3 (cité dans le texte comme Renan, avec page ou d'après le contexte seulement avec parenthèses et numéro de page)

apôtres et des disciples du Christ convenait à Blok et répondait à sa vision des acteurs de la révolution ; les masses populaires, sans instruction mais pleines de vitalité, sont les gardiens inconscients de la culture et les créateurs de 'l'esprit de la musique.' Leur déferlement apportera la renaissance du monde de même qu'il y a deux millénaires le déferlement du christianisme avait submergé l'Empire romain et annoncé le Nouveau Testament.

Les apôtres – dans l'ébauche de la pièce de Blok, *Jésus* – sont non seulement des hommes frustes, mais aussi des hommes dévoués à leur maître au point d'être prêts à voler, à être tournés en dérision. Tout cela est, chez Renan, beaucoup plus subtil. Jésus, qui mettait à profit le vieil usage selon lequel 'l'hôte a beaucoup d'autorité,' au point d'être 'supérieur au maître de la maison'; 'Jésus,' dit Renan, 'engageait les disciples à profiter sans scrupule de cet ancien droit public. ... Une fois installés chez quelqu'un, ils devaient y rester, mangeant et buvant ce qu'on leur offrait, tant que durait leur mission' (p 305).

Du reste, une fois devenus disciples de Jésus, les apôtres devaient perdre le sens de la propriété, que ce soit la leur propre ou celle des autres. Eux vivaient selon 'le principe communiste' (p 179), c'est-à-dire que tout ce qu'ils avaient, ils le possédaient en commun. L'avarice était considérée comme 'un péché mortel.' Le disciple du nouveau maître devait tout donner aux pauvres, mais avait aussi le droit de prendre. Cependant, ce 'communisme délicat d'une troupe d'enfants de Dieu' (p 185) ne pouvait pas durer longtemps.

L'influence de Renan se fait sentir également dans les rapports entre la mère et le fils, tels que Blok les a ébauchés. Aux noces de Cana, Marie apostrophe Jésus d'une façon 'inconvenante.' Dès qu'il a écrit cela, Blok note: 'lire Renan!' (Blok 491). En effet, Renan parle plus d'une fois de la froideur des rapports entre Jésus et sa famille: '...Sa famille lui fit une assez vive opposition, et refusa nettement de croire à sa mission divine. Un moment, sa mère et ses frères soutiennent qu'il a perdu le sens, et, le traitant comme un rêveur exalté, prétendent l'arrêter de force' (Renan 39). Renan soulignait à plusieurs reprises que les rapports de Jésus avec sa mère et ses frères étaient désagréables. Mais 'les relations de parenté furent peu de chose pour lui. Sa famille ne semble pas l'avoir aimé, et, par moments, on le trouve dur pour elle. Jésus, comme tous les hommes exclusivement préoccupés d'une idée, arrivait à tenir peu de compte des liens du sang' (pp 44-5). C'est pourquoi 'les vrais frères de Jésus n'eurent de notoriété, ainsi que leur mère, qu'après sa mort' (p 127). Ces citations montrent où Blok a pris l'idée de tels rapports entre Jésus et Marie et pourquoi il tient à se rappeler qu'il doit lire Renan.

Le personnage de Jésus lui-même porte la marque de l'esprit de Renan. Chez Blok, il est 'un artiste,' chez l'écrivain français, un 'artiste incomparable.' Dans les Carnets du poète, il est écrit que Jésus 'reçoit tout du peuple

(receptivité féminine)' (Blok 490–1), et chez Renan qu'ils 'allaient de ville en ville, recevant l'hospitalité, ou pour mieux dire la prenant d'eux-mêmes selon l'usage...' (Renan 305).

Il est probable qu'une certaine féminité de Jésus ('réceptivité féminine,' Jésus n'est 'ni homme ni femme'), Blok l'ait empruntée à l'écrivain français, qui, toutefois, ne tire pas de sa description de certains traits du comportement de Jésus des conclusions trop poussées. Renan parle, fort délicatement, de 'l'âme lyrique' (p 39) de Jésus, de sa 'douceur extraordinaire,' de 'son caractère aimable,' de sa 'ravissante figure' (p 84), du 'charme infini de sa personne et de sa parole' (p 169), de 'sa beauté pure et douce' (p 158), par laquelle il calmait des natures aussi agitées que la Magdeleine. Jésus qui 'ne se maria point' (p 75) avait un 'sentiment extrêmement délicat pour les femmes' (p 76); 'il traitait en soeurs, les femmes qui s'éprenaient de la même œuvre que lui. ... Seulement, il est probable que celles-ci aimaient plus lui que l'œuvre; il fut sans doute plus aimé qu'il n'aima. Ainsi qu'il arrive souvent dans les natures très-élevées, la tendresse du cœur se transforma chez lui en douceur infinie, en vague poésie, en charme universel. Ses relations intimes et libres, d'un ordre tout moral, avec des femmes d'une conduite équivoque s'expliquent de même par la passion qui l'attachait à la gloire de son Père et lui inspirait une sorte de jalousie pour toutes les belles créatures qui pouvaient la servir' (p 76). 'Les femmes, en effet, accueillaient Jésus avec empressement. Il avait avec elles ces manières réservées qui rendent possible une fort douce union d'idées entre les deux sexes...' (p 157).

Toujours entouré d'enfants, qui l'acclamaient, et de femmes qui l'adoraient (p 198), Jésus fut 'le vrai créateur de la paix de l'âme, le grand consolateur de la vie' (p 183). Ainsi la 'religion naissante fut à beaucoup d'égards un mouvement des femmes et d'enfants' (p 198).

Une certaine 'féminité' de Jésus est également suggérée par l'atmosphère d'idylle qu'il créait autour de lui, dans son pays natal, d'une 'extrême douceur' (p 67). 'Il parcourait la Galilée au milieu d'une fête perpétuelle' (p 197). 'Toute l'histoire du christianisme naissant est devenue de la sorte une délicieuse pastorale' (p 70). L'insistance de Renan sur le charme, la douceur, la tendresse, l'aspect idyllique du Christ a amené Blok à conclure à la 'féminité' du maître merveilleux. Ce trait attirait autant qu'il repoussait le poète russe.

Quand, dans l'ébauche de la pièce, Blok entoure son Jésus de personnages équivoques et, surtout, de prostituées, il s'inspire encore de Renan et cet aspect de l'influence de celui-ci sera, on le verra, décisif pour la conception des *Douze*. 'Des femmes faibles ou coupables, surprises de tant de charme, et goûtant pour la première fois le contact plein d'attrait de la vertu, s'approchaient librement de lui. On s'étonnait qu'il ne les repoussât pas' (p 193). Renan explique que ces pécheresses trouvaient, auprès de Jésus,

l'espoir de salut: n'avait-il pas répété tant de fois que le royaume des cieux était pour les faibles et les humiliés? Des femmes de mauvaise vie, mais aussi toutes sortes de gens de mœurs équivoques étaient attirées vers Jésus ou était-ce lui qui cherchait justement des gens de cette espèce. 'Il sortit des rangs du peuple' (p 23) et fut accueilli d'abord par les parias de la société. 'Je ne suis pas venu perdre les âmes, mais les sauver' (p 306). 'Je ne suis pas venu appeler les justes mais les pécheurs' (p 193). 'Ce ne sont pas les gens bien portants qui ont besoin de médecin' (idem). Voilà pourquoi les filles de joie, les vagabonds, les misérables, les pauvres et ceux qui étaient au ban de la société, venaient à lui. Les classes supérieures méprisaient ce monde équivoque, mais la piété populaire, dans son exaltation, considérait le misérable comme un 'saint' et le pauvre comme 'l'ami de Dieu.' 'La pensée que Dieu est le vengeur du pauvre et du faible contre le riche et le puissant se retrouve à chaque page des écrits de l'Ancien Testament' (p 187). Les mots 'riche, impie, violent, méchant,' étaient synonymes, comme l'étaient, d'autre part, les mots 'pauvre, doux, humble, pieux.' C'est pourquoi les disciples galiléens de Jésus aimaient à se donner le nom de 'pauvres.' La pauvreté restera l'idéal chrétien (p 190). Seuls les pauvres seront sauvés et le royaume des cieux leur appartiendra (pp 132, 133, 186). Malheur aux riches! Il est plus facile à un chameau de passer par le chas d'une aiguille, qu'au riche d'entrer dans le royaume de Dieu. Jésus ne pardonnait au riche que quand le riche, par suite de quelque préjugé, était mal vu de la société. 'Il préférerait hautement les gens de vie équivoque et de peu de considération aux notables orthodoxes' (p 195). Car 'peut-être Jésus trouvait-il dans cette société en dehors des règles communes plus de distinction et de cœur que dans une bourgeoisie pédante, formaliste, orgueilleuse de son apparente moralité. On voyait à côté de lui des personnes qu'on disait de mauvaise vie' (p 192).

Voilà d'où viennent les 'gens équivoques' et les prostituées de l'entourage de Jésus dans l'ébauche de la pièce de Blok et voilà pourquoi, dans *Les Douze*, Jésus est à la tête d'une troupe de gens fort suspects, qu'on verrait bien dans des tenues de bagnards!

L'ébauche de la pièce sur Jésus, ainsi que le journal du poète, montrent clairement qu'en ces jours de janvier 1918 Blok était entièrement plongé dans Renan, lisant fort attentivement la *Vie de Jésus*, lecture d'où sortiront les jours suivants l'idée des *Douze* et une conception parfaitement claire du rôle de Jésus dans le poème.

Ayant lu et accepté Renan, Blok ne pouvait trouver, pour en faire le chef des *Douze*, de personnage historique ou légendaire plus conforme à ses intentions. On ne peut qu'imaginer le choc que le poète a dû éprouver au contact de l'extraordinaire livre de Renan, en découvrant une telle similitude entre les événements contemporains et ceux décrits par l'humaniste français. L'analogie était frappante et Blok s'en servira non seulement dans son œuvre

poétique mais aussi dans des articles célèbres ('Catilina,' 'La fin de l'humanisme,' et d'autres). Quand on connaît l'œuvre de Renan et l'intérêt que Blok portait à cette œuvre, on ne peut guère douter que le Christ est bien à la tête des *Douze* et il serait absurde de continuer à trouver surprenant son apparition dans le poème. Dénuées de fondement, nous paraissent être surtout les suppositions, telles que celle de Volochine, qui veut que le Christ soit là, en tant que représentant du vieux monde, *poursuivi* et *exécuté* comme tel par les gardes rouges.

Blok n'avait-il pas trouvé l'explication chez Renan: 'L'idée de Jésus ... fut l'idée la plus révolutionnaire qui soit jamais éclos dans un cerveau humain' (p 129). Il n'y a pas eu, dans l'histoire de l'humanité, de révolutionnaire aussi intégral et aussi profond. Jésus fut également un révolutionnaire, radical sur le plan social, un réformateur universel (p 123), un révolutionnaire transcendantal (p 121) et, bien qu'ayant un sens infaillible des réalités, un idéaliste parfait (pp 131, 296), le sauveur des pauvres et le vengeur des humiliés (pp 53, 87): on retrouve en lui *tous les motifs* d'une grande révolution. Blok ne pouvait pas ne pas voir, dans le cri de ralliement des internationalistes, 'Prolétaires de tous les pays, unissez-vous,' une certaine analogie avec la communion des malheureux et des opprimés dans l'amour universel.

Pour avoir, en 1905 puis en 1917, vécu dans l'attente de grands événements, Blok reconnaissait, chez Renan, dans sa description des années précédant l'avènement du christianisme ce climat qui règne à la veille des grands bouleversements. Renan a très bien fait sentir cette impatience des esprits à la veille du christianisme. Des prophètes, de 'saintes personnes,' annonçaient la venue du Messie et la fin du vieux monde et appelaient les gens à se repentir et à se préparer pour les grands événements. C'était comme une incubation précédant une grande crise; tout le monde était dans l'attente de quelque chose de nouveau, de quelque chose d'inconnu. 'On se croyait à la veille de la grande rénovation, qui était inévitable car le monde ployait sous le faix de ses péchés' (pp 18, 65); Blok sentait que quelque chose de semblable s'était passé en Russie: il y avait observé la même attente, la même fermentation et le travail souterrain des prophètes et ascètes nouveaux, qui, eux aussi, annonçaient la fin de l'ancien et la naissance du nouveau monde.

Renan a décrit 'la révolution par laquelle les plus nobles portions de l'humanité ont passé, des anciennes religions, comprises sous le nom vague de paganisme, à une religion fondée sur l'unité divine' (p 1). Ce fut un processus qui dura près de mille ans. En ces époques héroïques, 'l'homme risque tout et gagne tout.' Le seul événement qui, selon Renan, puisse être comparé à la rénovation chrétienne, est la Révolution française: 'En dehors de la révolution française, aucun milieu historique ne fut aussi propre que celui où se forma Jésus à développer ces forces cachées que l'humanité tient comme en réserve, et qu'elle ne laisse voir qu'à ses jours de fièvre et de péril'

(p 47) – À plus forte raison, Blok pouvait-il comparer la renaissance chrétienne avec la révolution russe, qui avait 'tout risqué,' révélant les forces immenses et jusqu'à lors cachées du peuple.

La révolution chrétienne a été une révolution mondiale, non une révolution nationale. Elle aussi a voulu réaliser 'un brusque renouvellement du monde' (p 83), bouleverser le monde de fond en comble (p 121). Le fruit de cette révolution devait être 'le royaume de Dieu,' c'est-à-dire un monde dans lequel seraient sauvés les bons et les humbles, les pauvres, les opprimés et les humiliés (p 83). L'avènement du 'royaume de Dieu' ne pouvait pas avoir lieu avant que le mal n'eût été vaincu, c'est-à-dire avant que ne fût détruit le monde où régnait Satan, où les justes étaient persécutés et où les rois tuaient les prophètes. Le monde tel qu'il existait alors, était l'ennemi de Dieu et des saints, c'est-à-dire des pauvres. Tout pouvoir était aux yeux du Christ, 'un ennemi naturel des hommes de Dieu' (p 131). Dieu se réveillerait et vengerait ses saints. Ce jour était proche car l'horreur avait dépassé toutes les bornes, le monde agonisait dans le péché. Les jours de l'ordre régnant étaient comptés, les temps étaient venus où le bien triompherait. 'L'avènement de ce règne du bien sera une grande révolution subite. Le monde semblera renversé ... Les premiers seront les derniers. Un ordre nouveau régira l'humanité' (p 121).

Cette atmosphère d'apocalypse que décrit Renan, Blok l'avait vécue en Russie. Les paroles de l'Internationale – 'Qui n'était rien, sera tout' – semblaient reprendre l'avertissement du Christ: 'Les premiers seront les derniers!'

Les fondateurs du 'royaume de Dieu' seront les simples: des femmes, des hommes du peuple, des humbles, des petits (p 132). Pas de riches, pas de docteurs, pas de prêtres! Le grand signe de Messie, c'est 'la bonne nouvelle annoncée aux pauvres ... Une immense révolution sociale, où les rangs seront intervertis, où tout ce qui est officiel en ce monde sera humilié – voilà le rêve de Jésus' (p 135). 'La doctrine que les pauvres seuls seront sauvés, que le règne des pauvres va venir' – telle fut la doctrine de Jésus (p 186).

Comment Blok aurait-il pu ne pas trouver des ressemblances entre le christianisme vu de cette façon et le bouleversement qui avait lieu en Russie sous ses yeux?

La révolution devait être totale, avait été jadis proclamé par le Messie, ce 'réformateur universel.' L'ordre ancien devait être totalement détruit. 'Si la terre ne se prête pas à cette transformation suprême, la terre sera broyée, purifiée par la flamme et le souffle de Dieu. *Un ciel nouveau sera créé, et le monde entier sera peuplé d'anges de Dieu.* Une révolution radicale, embrassant jusqu'à la nature elle-même, telle fut donc la pensée fondamentale de Jésus' (p 123). On retrouve la même vision apocalyptique de la révolution dans *Les Douze*. L'homme et la société, mais aussi la nature entière, le ciel et

la terre, semblent être en proie aux convulsions de l'enfantement. Le cyclone – comme le souffle de Dieu, les incendies – comme la flamme de Dieu, dévastent ciel et terre. Un tel tableau aurait pu aussi être suggéré à Blok par l'œuvre de Renan. L'image d'un embrasement mondial, le poète pouvait le trouver dans un autre de ses livres favoris: *l'Histoire de la révolution française* de Carlyle. La métaphore de la révolution-incendie était, en ces jours de 1918, utilisée par beaucoup et, avec une force particulière, par Lénine. Mais l'image du souffle et de la flamme jaillissant de la bouche de la divinité offensée, qu'il trouve chez Renan, convenait singulièrement à la conception et au ton apocalyptique du poème. On retrouve jusqu'à la vision qu'a le Christ, ou plutôt Renan, des anges de Dieu, dans le commentaire bien connu de Blok sur les événements décrits dans *Les Douze*: 'Je vois sur les épaules de chaque garde rouge des ailes d'ange' (noté par Tchoukovski).

Renan insiste également sur l'image, tirée de l'Ancien et du Nouveau Testament, du Dieu – vengeur des pauvres: 'La pensée que Dieu est le vengeur du pauvre ... contre le riche et le puissant se retrouve à chaque page des écrits de l'Ancien Testament' (p 187). Jésus éprouve, lui aussi, 'le sentiment du chef démocratique, qui sent vivre en lui l'esprit de la foule et se reconnaît pour son interprète naturel' (p 192), cela éclate à chaque instant dans ses actes et ses discours. Israël, patrie de Jésus, invoquait 'le Messie comme juge et vengeur des peuples. Il lui fallait un renouvellement complet, une révolution prenant la terre à ses racines et l'ébranlant de fond en comble, pour satisfaire l'énorme besoin de vengeance...' (p 53). Cette idée est présente dans *Les Douze*. Le Christ de Renan y rejoint le Christ populaire russe dans ce désir de vengeance. Dans le manuscrit du chant dix du poème, on trouve la note du poète: 'Et il était avec un brigand. Vivaient les douze brigands.' La première phrase se réfère à l'Évangile selon St Luc, que le poète, sous l'effet de l'œuvre de Renan, relisait à ce moment-là, ainsi qu'Orlov l'a déjà noté. La seconde phrase est une allusion au chant bien connu de Nekrasov: 'Des deux grands pécheurs' qui fait partie du grand poème: 'Qui vit bien en Russie.' Dieu n'absout de ses péchés l'*ataman* Koudéiarski qui, repent, expie ses nombreux meurtres, qu'après que celui-ci a versé le sang une fois de plus, en tuant le plus grand tortionnaire du peuple, l'aristocrate Gloukhovski.¹⁵ Le Christ qui, dans *Les Douze*, apparaît à la tête des vengeurs et des déshérités, appartient à la même lignée que le Dieu du célèbre chant de Nekrasov et le Dieu-vengeur du peuple des images populaires russe mais il est aussi le Dieu que Renan a vu dans l'Ancien et le Nouveau Testament, le Seigneur des pauvres dont la vengeance frappe les riches.

15 N.A. Nekrasov, *Izbrannoe sočinenij* (Moskva: Gosudarstvennoe izdatel'stvo kudožestvennoj literatury 1962) II, 467–70

Le Christ populaire russe et le Christ de Renan ont tout naturellement fusionné dans l'esprit de Blok. La silhouette, à peine entrevue, de ce Christ poétique 'couronné de roses blanches' est probablement aussi le résultat de cette fusion. Dans cette belle vision du Christ, Blok ne peut pas ne pas se souvenir de l'évocation d'un Christ idyllique que fait Renan: 'sa prédication était saine et douce, toute pleine de la nature et du parfum des champs. Il aimait les fleurs et en prenait ses leçons les plus charmants' (Renan 174). Les fleurs étaient le symbole du caractère poétique de son enseignement. D'une façon générale, le Christ de Renan est un personnage idyllique, cadrant bien avec le paysage pastoral de la Galilée, ce dont il a déjà été question.

C'était la foi et non l'esprit scientifique qui faisait la force de Jésus. À cet égard aussi, il est le précurseur de tous les révolutionnaires, qui auront la même exaltation. 'Son œuvre n'était pas une œuvre de raison ... ce qu'il exigeait le plus impérieusement, c'était la foi' (p 331). C'est, en effet, la foi qui explique les grands mouvements populaires qui n'auraient jamais eu lieu si leurs acteurs avaient demandé à être persuadés par des raisonnements logiques. Ces mouvements n'ont que faire du doute. Celui qui doute est mal armé pour lutter contre la réalité au nom de l'idéal. Le Christ croyait au triomphe de la vertu de l'humanité: un jour le 'sentiment de l'honnête pauvre homme jugera le monde' (p 301). L'Évangile était, à cet égard, comme le seront certaines révolutions, une grande utopie (p 327).

Blok fut – évidemment – conquis d'emblée par la poétique figure du Christ que Renan lui montrait. Le Christ est un idéal qui ne peut pas être ignoré. Mais le Christ est aussi l'éternel exemple de l'idéaliste qui refuse de tenir compte de l'acquis de l'expérience et du savoir. Sa force réside – d'après Renan – dans le fait qu'il est resté 'toujours près de la nature' (p 42). Or le motif de toute révolution est le retour à la nature. Celui-ci signifie, toutefois, le rejet de certains acquis de la civilisation. Une révolution est souvent un retour en arrière permettant de prendre l'élan pour le grand bond en avant. Jésus ne fondait pas son enseignement sur les connaissances auxquelles la pensée humaine était parvenue en son temps. Ses connaissances étaient peu étendues: il ne connaissait pas les Grecs, n'avait jamais entendu parler de Platon ou d'Aristote. Il ne connaissait pas Lucrèce et la philosophie romaine. 'Jésus ne sut rien de ce progrès. Quoique né à une époque où le principe de la science positive était déjà proclamé, il vécut en plein surnaturel' (pp 40, 43), possédé, comme beaucoup de Juifs, de la soif du merveilleux. 'Il croyait au diable ... Le merveilleux n'était pas pour lui l'exceptionnel; c'était l'état normal' (p 43). Bien que 'ni directement, ni indirectement, aucun élément de doctrine hellénique ne parvint jusqu'à lui' (p 38), Jésus fut un homme de 'haute originalité (idem).

C'était justement un tel Christ, à l'esprit neuf et indépendant, que Blok sentait digne d'être à la tête des 'nouveaux barbares,' ces nouveaux gardiens

de la culture, porteurs de l'esprit de la musique; un tel Christ, il le sentait proche de lui, Blok, 'le chantre des mondes autres,' proche parce que, ressentant vivement la réalité et luttant contre l'ordre de choses existant, il vivait, malgré tout, dans le 'profondément surnaturel,' y puisant une énergie morale infinie et cette puissance d'imagination qui lui permit de prévoir l'effondrement de tout un monde et deviner l'imminence de la révolution (p 40). Son esprit, qui avait gardé 'sa naïve fraîcheur' et n'était pas chargé du poids de connaissances trop étendues, rendait le Christ proche des révolutionnaires contemporains et des révolutionnaires de tous les temps, qui suivaient leur idée et professaient leur foi, ignorant le doute que les connaissances sociales, scientifiques et philosophiques, accumulées par l'humanité, auraient pu leur suggérer. Mais, pour avoir prêché l'amour et la fraternité universelle, le Christ s'était élevé au-dessus de tous les autres: il donnait aux révolutions une dimension éthique, sans laquelle elles pouvaient aboutir à l'impasse.

La noblesse de l'idée du Christ empêche, cependant, qu'elle soit réalisée dans la vie quotidienne des hommes. Comme tout idéal, celui du Christ est resté inaccessible. Seuls les êtres d'exception étaient vraiment attirés vers cet idéal. Le commun des hommes ne pouvait pas suivre la voie sublime montrée par Jésus; cette voie était contraire à la vie telle que la comprend le grand nombre. Cette pensée ne pouvait être mise en pratique que 'hors de la nature' (pp 328-9); aussi, les sociétés chrétiennes ont-elles deux morales – l'une, sublime, pour les ascètes et pour les moines; l'autre, médiocre – pour les autres, ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas résister à la nature. 'Ce communisme délicat d'une troupe d'enfants de Dieu' ne pouvait ni durer, ni s'étendre (p 185). Au début et au sein de ce premier cercle autour de Jésus, 'l'harmonie était parfaite,' écrit Renan. Le souvenir de ces deux ou trois premières années est resté dans les esprits comme l'inoubliable paradis terrestre vers lequel le christianisme aspirait dans tous ses rêves, essayant en vain d'y retourner. Certes, qui ne se rend pas compte qu'une telle organisation a pu être appliquée uniquement dans une très, très petite église?

Telle est la tragédie de toutes les entreprises idéalistes, qu'il s'agisse de révolutions ou de religions. Blok trouve, là aussi, une analogie frappante entre le christianisme et l'histoire contemporaine, c'est-à-dire l'histoire de son temps. Il parle des Gardes Rouges et des vrais communistes comme d'une 'petite chapelle de bois au milieu d'une foire d'ivresse et de luxure'; et il est horrifié parce qu'il croit voir que même la révolution ne résistera pas à la majorité qui dégradera et anéantira son idéal élevé. L'esprit de la musique abandonnera la révolution, comme il avait abandonné le christianisme, et le poète n'aura plus rien à écouter. La musique se sera tue, elle sera partie.

Ainsi se rencontrent la 'très petite église' de Renan et 'la petite église de bois au milieu de la foire,' toutes deux condamnées à succomber sous les

assauts des forces antimusicales. Le poète craint que le rêve de communisme, d'égalité et de fraternité, ne reste qu'une utopie jamais réalisée et à jamais irréalisable, comme le rêve du renouvellement de la vie fraternelle et idyllique.

Pour conclure cet examen de l'influence que Renan a exercé sur le poète russe, mentionnons encore cette idée que l'auteur de la vie de Jésus a suggéré au poète des *Douze*: celle que l'Évangile a, de tous temps, inspiré la révolte contre 'l'iniquité du monde.' Et c'est encore vrai de nos jours, en cette époque de troubles, où le Christ n'a de véritables continuateurs que parmi ceux qui semblent le rejeter. Les rêves d'une organisation idéale de la société, qui ressemblent tant aux aspirations des premières sectes chrétiennes, ces rêves ne sont, en un sens, que l'épanouissement de cette même idée, une des branches de cet arbre immense dont la sève fait germer et bourgeonner toute pensée sur l'avenir humain. Or, pour la pensée préoccupée de l'avenir de l'humanité, 'le royaume de Dieu' sera toujours la terre nourricière et une éternelle source d'inspiration. Toutes les révolutions sociales futures seront greffées sur ces mots ... (Renan 300).

Il devrait être clair maintenant à quel point Renan était bien accueilli par Blok au moment où celui-ci concevait son poème apocalyptique. Le Christ de Renan ne devait-il pas s'imposer à Blok comme le seul chef possible des Douze, même si ceux-ci ne le voient pas et ne l'aiment pas? Le Christ, en cet instant, ne pouvait être que parmi les révolutionnaires et contre le vieux monde, qui, bien que se réclamant encore de lui, l'avait trahi. Les mots de Blok: 'Si en Russie existait un clergé véritable, et pas seulement une classe de gens bornés d'état ecclésiastique, il aurait depuis longtemps tenu compte du fait que le Christ est aux côtés des gardes rouges -' (Blok 500) - répondent parfaitement à la pensée de Renan qu'"à notre époque ... le Christ n'a plus de véritables disciples que parmi ceux qui apparemment le rejettent.' Quand on sait que ces deux grands esprits se sont rencontrés, on ne peut plus avoir de doutes sur le fait que le Christ est à la tête des Douze.

La conclusion de Blok n'est pas pessimiste. Il juge sainement le destin de l'humanité. L'analogie entre la révolution chrétienne et la révolution sociale moderne est, pour lui, une source d'émotion et d'inspiration. Il a senti que le cyclone révolutionnaire, comme jadis le déferlement du christianisme, cette 'religion d'esclaves,' démolit les fondations mêmes de l'ancienne civilisation et change la face du monde.

Blok sentait vivement que la fin de la civilisation actuelle était venue et que l'ère d'un autre nouveau 'testament' s'ouvrait. De nouveau, tout allait recommencer: le drame, la tragédie de l'humanité, résident dans ces éternels recommencements, qui témoignent, cependant, de son immense vitalité. Prenant son élan pour un nouveau bond en avant, l'humanité renie des valeurs qu'elle a mis des siècles à créer. Les damnés de la terre redressent la

tête; de nouvelles races, des peuples neufs, barbares encore, font irruption sur la scène de l'histoire. La révolution est une nécessité, qui demande, il est vrai, d'énormes sacrifices: bien des valeurs sont menacées; certaines, parmi les plus hautes, se vulgarisent, et cette vulgarisation est le corollaire inévitable de la libération des peuples et de la démocratisation véritable de leur vie.

N'éprouva-t-on pas, jadis, le même sentiment devant le spectacle des esclaves et barbares montant à l'assaut du monde antique. Le Christ et ses apôtres ne connaissaient pas Platon, Aristote, Lucrèce. De même, les nouveaux apôtres foulent aux pieds ce que la chrétienté a adoré. Le spectacle est tragique; mais c'est le prix à payer, la condition, triste mais inévitable, de tout renouveau, de toute croissance. Cette 'vision tragique du monde' est seule capable, d'après Blok, 'de fournir la clé pour la compréhension de sa complexité' (Blok 317).

Des ruines de l'ancienne civilisation, Blok s'efforce de sauver ce sans quoi il n'y a ni vie, ni création, ni avenir: l'amour du prochain. Le tout nouveau (le dernier) testament ne contient pas ce message d'amour; il fait trop appel aux sentiments de haine, d'envie et de méchanceté. C'est pourquoi le poète transporte et accueille le Christ dans le monde nouveau, dans la révolution, et, avec le Christ, ce que l'humanité a de plus précieux.

Université de Belgrade